

# LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Marthe PEYROUX (Paris)

Essayons d'établir le recensement le plus exhaustif qui soit de la multitude de livres qui à un moment ou l'autre de la vie de Marguerite Yourcenar retinrent son attention. Nous trouverons sûrement profit à bâtir un tel inventaire sans y découvrir pour autant la clé du caractère de l'écrivain, ni la raison d'être des sujets de ses romans, ni le secret de son art d'écrire. Cependant, Marguerite Yourcenar posa le principe que "[l]'une des meilleures manières de recréer la pensée d'un homme" est de "reconstituer sa bibliothèque"<sup>[1]</sup>. Prenons-la au mot. Expérimentons la règle sur la personne même qui l'énonça.

Le dénombrement de ces "objets culturels", "pierres levées" sur les rayons des bibliothèques, expressions empruntées à Jean-Paul Sartre, donne sauf erreur d'attention, 143 noms d'écrivains de langue française et beaucoup d'autres d'écrivains étrangers comptant les meilleurs parmi les grandes littératures universelles : la poésie et le théâtre gréco-romains, les puissantes productions romanesques russe et germanique, la littérature extrême-orientale avec une mention toute particulière pour les œuvres japonaises dont le roman de la méconnue et très flattée Murasaki Shikibu, les chefs-d'œuvre scandinaves, italiens, anglais et, un parent pauvre, les deux Amériques auxquelles sont concédées quelques allusions parcimonieuses à des contemporains. Seul Borges a droit à une courte étude et des Negro Spirituals furent l'objet d'une traduction brillamment préfacée.

Nous nous arrêterons sur trois écrivains, les plus présents dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Premiers parmi leurs pairs, Thomas Mann et Mishima ouvrent la marche des favoris.

---

[1] "Carnets de Notes de *Mémoires d'Hadrien*", OR, p. 524.

L'œuvre de Thomas Mann lue et relue compte deux sommets tels qu'ils incitèrent Marguerite Yourcenar à les commenter avec une profondeur et une originalité qui tranchent sur le lot commun des appréciations. Je veux parler des *Buddenbrooks* et de *La Montagne magique*. Le premier roman la séduisit en tant qu'admirable "document humain". Une famille allemande, trois générations présentées en leur déclin, bel exemple pour une future mémorialiste, bel aiguillon pour étudier les comportements humains, aucune vie n'échappant à l'emprise du désir tourmenteur, de la maladie avilissante, de la hantise de la mort et de son spectacle hideux. Il importe peu à Marguerite Yourcenar que *Les Buddenbrooks* puissent jouer le rôle d'un document social sur le glissement des fortunes des mains de la bourgeoisie vers celles d'autres élus. Il lui est essentiel, en revanche, de rencontrer dans ce roman des êtres étudiés avec minutie chacun pour soi. La réussite de cette généalogie tient encore à son style "plutôt intellectuel qu'émotif", qualificatifs qui siérait tout autant à celui de l'exégète. Le cas est notable lorsque Thomas Mann rive son attention sur des gros plans, par exemple l'exécution d'un motif musical ou bien les symptômes d'une maladie mortelle, la fièvre typhoïde. Les progrès rapides de l'infection sont décrits avec la froideur du praticien. La pitié surgit au-delà des mots. On remarquera que ces deux sujets, la musique et la maladie furent aussi traités mais de façon pathétique par un autre écrivain qu'admirait Marguerite Yourcenar, je veux dire Marcel Proust, et que la romancière elle-même, émule de ces maîtres, ne faillit pas à l'attrait de ces deux sources de désordre de l'âme et du corps.

Selon Marguerite Yourcenar, Thomas Mann s'est montré humaniste non pas au sens contemporain du mot, sens qui exalte la dignité de l'homme, mais parce qu'il a peint en chaque homme "une parcelle et une réfraction du tout", fait qui concorde avec la pensée de Zénon, grande idée cosmique, identité de tout, l'univers, et de l'un, la personne humaine. *La Montagne magique* plus que *les Buddenbrooks* validait cette conviction profonde de la romancière. Prisonniers d'un sanatorium, des condamnés donnent la preuve d'un "humanisme à base cosmique". Leur fresque développe "une des plus belles allégories de la mort" en cette maladie quasiment incurable au début de notre siècle. Un réalisme minutieux y dépeint "la redoutable vie" échue à des moribonds, vision d'horreur acceptée par le protagoniste, Hans Castorp, "Ulysse du gouffre intérieur", comme presque par tous les hommes pour assurer le triomphe de la mort. Marguerite Yourcenar découvre dans la manière propre à Thomas Mann d'identifier le tout